

MARTIN PAGE

L'apiculture selon Samuel Beckett

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0147.3

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

« D'abord j'étais prisonnier des autres. Alors je les ai quittés. Puis j'étais prisonnier de moi. C'était pire. Alors je me suis quitté. »

S. B., *Eleutheria*

« Notre cœur se trouve là où sont les ruches de notre connaissance. Nous sommes toujours en route vers elles, nous qui sommes nés ailés et collecteurs de miel de l'esprit, nous n'avons vraiment qu'une seule et unique chose à cœur – rapporter quelque chose *chez nous*. »

Nietzsche, *Généalogie de la morale*

Introduction

En septembre dernier, un incendie s'est déclaré à l'extérieur d'un entrepôt de la banlieue de Reading en Angleterre où était entreposé un des plus importants fonds d'archives consacré à Samuel Beckett. Celles-ci avaient été déménagées de leur salle de l'université de Reading quelques semaines plus tôt en raison de la présence de larves papivores d'Attagenus dans les planchers et les boiseries. Tous les manuscrits et documents avaient été désinfectés chimiquement en autoclave, puis rangés dans des cartons et déposés dans l'entrepôt. La pièce avait ainsi pu être traitée de fond en comble.

Ce sont des pétards allumés par des enfants qui sont à l'origine de l'incendie. Celui-ci a été rapidement éteint grâce à l'intervention des pompiers de la Whitley Wood Fire Station. Mais l'eau déversée sur les flammes s'est infiltrée dans le bâtiment et a imbibé les précieux cartons.

À notre grand soulagement, les dégâts se sont révélés superficiels. L'humidité étant source de moisissures et favorisant la venue des insectes pondreurs de larves, les documents ont été mis dans des sachets en plastique et

congelés (dans une chambre froide louée pour l'occasion à Berkshire Meat Traders Ltd) en attendant l'arrivée des experts. Ceux-ci, diligentés par The International League of Antiquarian Booksellers (sise à Sackville House, Londres), les ont soigneusement lyophilisés un à un. L'opération a pris neuf jours et a nécessité un appel à donations pour couvrir les frais non pris en charge par l'assurance. Toutes les archives ont ainsi pu réintégrer leur salle de l'université de Reading dans un état parfait.

À l'occasion de ce remue-ménage on a découvert le journal d'un homme se présentant comme l'assistant de Samuel Beckett. Il porte sur l'été et le début de l'automne de l'année 1985. Il relate le projet de représenter *En attendant Godot* à la prison de Kumla en Suède et les événements qui y sont attachés. Cette histoire est bien connue, mais si le cœur de ce texte est véridique, l'essentiel (la fantaisie des comportements prêtés à Samuel Beckett, son apparence physique et l'épisode des archives) prouve l'esprit facétieux (ou dérangé) de son auteur.

Personne (ni Beckett lui-même, ni Suzanne, sa femme, ni Jérôme Lindon, son éditeur) n'a jamais mentionné l'existence d'un tel assistant. Cependant ce journal existe bel et bien. Le papier et l'encre sont d'époque, et certains

éléments sont authentiques. Par ailleurs, ce document se trouvait au sein du lot n°75, collection d'archives envoyée à la Samuel Beckett International Foundation de l'université de Reading en février 1989. Le bordereau porte la signature de Samuel Beckett.

Malgré le caractère insensé de ces pages il nous a semblé intéressant de les livrer à la sagacité des lecteurs qui devront les lire pour ce qu'elles sont : une œuvre de fiction à propos de faits réels.

Pr Fabian Avenarius, université de Reading

28 juin – Il s'est passé quelque chose d'étonnant aujourd'hui. Je me trouvais à compter mes petites pièces et à retourner mes poches à la caisse de la librairie Le Divan, place Saint-Germain-des-Prés, pour acheter des livres de Jacob Burckhardt et d'Edward Tylor, quand le libraire m'a demandé si je serais intéressé par un travail. Je n'ai pas hésité : je viens de rentrer en France après avoir été lecteur à l'université de Bologne pendant quatre ans (je suis censé terminer ma thèse d'anthropologie cette année) et mes finances sont au plus bas. Le libraire m'a expliqué que Samuel Beckett avait besoin d'un assistant pour l'aider à trier ses archives.

Je connais l'œuvre de Beckett, j'ai lu *Molloy* et *Godot* (je n'ai pas vu de mise en scène de cette pièce : à cause d'un dos délicat et de jambes relativement longues les théâtres me sont des lieux interdits), et je n'en reviens pas que le hasard (et sans doute mon aspect miséreux et la pitié que j'ai inspirée au libraire) me donne la possibilité de travailler pour lui.

J'ai essayé de ne pas laisser paraître mon enthousiasme. Le libraire a composé le numéro de téléphone et m'a passé le combiné. Beckett m'a répondu d'une voix rauque, et il a toussé. Je lui ai dit que j'appelais pour

l'emploi. Il m'a proposé un rendez-vous. Nous devons nous retrouver demain à 14 h au Petit Café, boulevard Saint-Jacques.

Autant dire qu'il a été difficile de me concentrer pour travailler après ça. Je commence ce journal afin de ne rien oublier de cette expérience. Je vais rencontrer Samuel Beckett! Comment se prépare-t-on pour un entretien d'embauche avec un écrivain célèbre? Je n'ai pas le temps de lire ses livres; de toute façon je doute qu'il me pose des questions sur son œuvre. Je vais m'abstenir de toute flatterie.

Reste la question de ma tenue. J'ai décidé de porter des vêtements sobres, ni trop habillés, ni trop décontractés. Et une cravate en tweed rouge et bleue.

29 juin – Je suis arrivé en avance. À l'heure dite, Beckett n'était pas là. Quelques minutes se sont écoulées. J'ai pensé qu'il avait changé d'avis. Je n'étais pas si déçu que ça, après tout j'aurais une histoire à raconter.

J'ai commandé un café, j'allais attendre encore un peu. J'en ai profité pour enlever ma cravate. Puis, changeant d'avis, je l'ai remise. Le téléphone a sonné, le patron du café derrière le comptoir a décroché. C'était Beckett et il voulait me parler. Sa voix était plus claire que la veille, je le sentais énervé mais conscient de cet énerve-ment et tentant de se montrer aimable. Il ne pouvait pas sortir à cause d'une histoire d'abeilles. Je n'ai pas osé lui demander de détails. Nous ferions l'entretien par téléphone.

Il m'a dit, sur un ton exaspéré, que tous les dix ans il se débarrassait de ses manuscrits, notes, carnets, bouts de nappe de restaurant, tickets de métro griffonnés, et les offrait aux chercheurs avides. Il avait besoin d'assis-tance, il n'arriverait pas tout seul à mettre de l'ordre dans ses papiers. J'ai dit que ça m'intéressait et que, grâce à mes études, j'avais une certaine pratique des archives. Il m'a posé des questions sur ma thèse, mes passions, mon parcours. Cela a pris en tout et pour tout deux minutes

(d'après l'horloge publicitaire accrochée au-dessus du bar). Il m'a annoncé qu'il m'engageait pour dix jours (payés le triple du minimum légal).

« Quand pouvez-vous commencer ? Le plus tôt sera le mieux, j'aimerais que ce soit réglé avant le retour de Suzanne. Elle est chez une amie pendant quelques jours. »

J'ai répondu que j'étais libre dès maintenant. Il a eu l'air enchanté. Il m'a assigné une première mission : acheter quatre grosses boîtes en carton (elles devaient être assez grandes pour que quelqu'un puisse s'y agenouiller, m'a-t-il précisé). Il a ajouté un sandwich au poulpe à la commande. J'ai noté l'adresse du traiteur grec et de son appartement.

Moins d'une heure plus tard, j'ai sonné à la porte de l'appartement du boulevard Saint-Jacques. Beckett est venu m'ouvrir. J'ai d'abord cru m'être trompé de porte car je n'avais pas face à moi l'homme dont j'avais vu le portrait dans les journaux : il avait les cheveux longs et une barbe. Il portait une chemise en soie à fleurs, un pantalon noir en coton, des chaussons à motifs écossais et une casquette de capitaine de navire

marchand. Il m'a serré la main vigoureusement et, avant même de m'inviter à entrer, a mis des billets de banque dans ma main (mon salaire). Je lui ai donné le sandwich.

Le désordre considérable de l'appartement ne manquait pas de charme. On se serait cru dans l'arrière-boutique d'un bouquiniste. Il y avait une bibliothèque dans chacune des trois pièces (et dans la cuisine une collection d'ouvrages de gastronomie) ainsi que des livres sur le sol, le canapé, la chaîne hi-fi. Ils semblaient être les vrais meubles de l'appartement. Beckett n'avait pas de bureau : il travaillait à la table de la cuisine ou à celle du salon dont la grande fenêtre s'ouvrait sur les tilleuls du boulevard. Un peu partout s'élevaient des montagnes de papiers et de carnets.

Tout en mangeant son sandwich (des tentacules dépassaient du pain comme si le poulpe essayait de s'échapper), Beckett s'est excusé de n'avoir pas pu venir au rendez-vous. « Un problème avec une ruche. » Il a vu mon regard étonné et il m'a expliqué qu'il avait six ruches sur le toit.

Nous nous sommes installés à la table de la cuisine. C'est une petite table couverte de carreaux peints dans

des couleurs automnales. Beckett s'est moqué des institutions qui se disputaient ses archives : c'était ridicule. Mais je crois surtout que ça le gênait d'être l'objet d'une telle attention. Il a terminé son sandwich et m'a proposé de partager un chocolat chaud. Il a cassé un tiers de tablette dans une casserole, il a ajouté le lait, puis une gousse de vanille. Une fois le chocolat chaud, il a mis un peu de lait froid. Nous avons bu en silence. Beckett avait de la crème sur sa barbe. Je lui ai fait un signe. Il l'a essuyée avec le dos de sa main.

Nous avons employé le reste de l'après-midi à trier ses papiers. Nous avons rempli les boîtes à destination de l'université de Reading (Royaume-Uni), du Harry Ranson Research Center de l'université d'Austin (Texas), de Trinity College (Dublin) et de l'université Washington à Saint-Louis (Missouri). Aussi équitablement que possible (en quantité et en qualité). Nous nous sommes arrêtés à 19 h.

Je viens de rentrer chez moi et je suis encore plein de l'énergie de cette après-midi. J'habite une chambre au dernier étage d'un immeuble de la rue de Maubeuge, près de la gare du Nord (la rue n'est pas belle, mais elle

L'APICULTURE SELON SAMUEL BECKETT

est très bien située). Je m'y plais. Le mobilier se limite à un bureau et un canapé-lit. La fenêtre s'ouvre vers le ciel; comme il n'y a pas de volets, je me réveille avec le jour.

30 juin – Nous avons terminé à 17 h. La rapidité de notre travail a posé un problème à Beckett. Il a paru embêté: «Je vous ai payé pour dix jours.»

Je lui ai dit que je pouvais le rembourser et j'ai porté la main à ma poche.

«Non, non. Mais il faut que ce soit juste. Je ne jette pas l'argent par les fenêtres.»

Il a réfléchi à une solution. Il a fermé les boutons de son gros gilet en laine orange torsadé qui lui donnait l'allure d'un hippie. Il s'est allongé sur le parquet pendant deux minutes. Puis il s'est relevé et il a soulevé des objets (tasse, statuette aux gros yeux, dictionnaire, disque) comme si la solution se trouvait dans leur poids. Il semblait avoir besoin de mettre son corps en action pour accompagner sa réflexion. Il est allé se brosser les dents. Il m'a retrouvé dans le salon.

«Ils veulent des archives? Alors je vais leur en fabriquer.» Un sourire est apparu sur ses lèvres.

C'est ainsi que Samuel Beckett m'a enrôlé dans sa fabrication d'archives. C'était une farce, j'étais payé pour y participer et je côtoyais un grand écrivain. Que demander de plus? Mon statut d'anthropologue me

rapprochait des chercheurs qui collectaient tous les documents possibles le concernant. Mais j'allais jouer contre mon camp et j'en étais heureux. Je me retrouvais du côté du spécimen, un spécimen rétif et malin qui était actif face aux constructions que l'on ferait de lui dans le futur.

« À quoi est-ce que tout cela sert finalement ? » m'a-t-il demandé en désignant les quatre gros cartons au milieu du salon.

Nous avons parlé de cette mode des institutions qui récupèrent les archives des écrivains. Ça n'avait plus le même sens qu'avant : n'importe quel écrivain débutant organise consciemment la mémoire de ce qu'il léguera aux chercheurs (il a cité l'exemple de Gide, recopiant les courriers qu'il envoyait à ses correspondants pour une édition future, j'ai parlé de Freud, détruisant les lettres compromettantes). L'autocensure et la manipulation sont la norme des archives. Beckett pensait que cet appétit pour la cellulose était dénué de toute valeur scientifique. C'était un pur désir de possession, quelque chose qui avait plus à voir avec le fétichisme qu'avec la recherche universitaire.

« Il faut prendre les archives comme une fiction

construite par un écrivain et non comme la vérité, a-t-il dit. Et que nous dit cette fiction ? Voilà le travail des chercheurs. »

Je me suis souvenu que Beckett avait lui-même failli devenir un universitaire. Étudiant brillant, c'était l'existence à laquelle il se destinait. Il connaissait bien ce monde. J'ai voulu savoir s'il n'avait pas peur de troubler l'interprétation de son œuvre en donnant de fausses informations sur sa vie.

« On ne sait rien de la vie d'Homère, pas grand-chose de celle de Cervantès, de Shakespeare et de Molière, cela n'empêche pas ces auteurs d'être universels et de donner lieu à des livres critiques. La vie personnelle est très surestimée. »

Il s'est approché de la bibliothèque. Sa manière de se mouvoir me rappelait un chat distrait, agile de sa maladresse, qui bute et se reprend. Il a pris *Don Quichotte* et l'a ouvert au hasard pour lire une ligne ou deux, puis il l'a remis à sa place.

« Ce qui compte, c'est la biographie de ceux qui lisent mes livres, plus que la mienne. Les universitaires feraient mieux d'enquêter sur leur propre vie s'ils veulent comprendre quelque chose à mon œuvre. »

Ses longs doigts ont attrapé une cigarette dans la poche de son gilet. Il l'a allumée avec une allumette et l'a posée sur le cendrier. Il n'a pas tiré dessus. Visible-ment il n'avait pas l'intention de la fumer.

« Étudier ma vie, c'est un moyen de ne pas voir ce qui se joue dans la leur et que mes livres tentent de révéler. »

Je comprends son point de vue, mais comme anthropologue j'y vois aussi un mécanisme de défense : je sais combien les gens acceptent mal qu'on leur dise à quel point leur vie, leurs origines déterminent ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Surtout les artistes qui ont ce fantasme d'être des créateurs incréés. Je ne dis pas que c'est le cas de Beckett. Au contraire, j'ai l'impression qu'il sait d'où il vient et que c'est parce qu'il n'a pas l'illusion d'être imperméable aux déterminismes qu'il arrive à les dépasser. Sa vie est une matière donnée, il la travaille, il ne la fétichise pas. Dans le cendrier, la cigarette se consumait. Comme elle allait s'éteindre, Beckett a soufflé dessus et l'a retournée. La combustion a continué.

J'ai dit : « Alors vous êtes du côté de Proust contre Sainte-Beuve. »

« Je ne suis du côté de personne, a-t-il répondu. Il ne faut pas choisir. Proust s'est élevé contre Sainte-Beuve,

L'APICULTURE SELON SAMUEL BECKETT

il s'est affirmé ainsi, il s'est créé. C'est de la mauvaise foi bien sûr. Mais il nous a appris une chose importante : il faut se méfier des apparences. »

Il m'a dit de revenir demain à 9 h.

Ce soir, je vais me consacrer à la rédaction du dernier chapitre de ma thèse. Alors même qu'il fait nuit noire, ma journée n'est pas terminée.

1^{er} juillet - Aujourd'hui nous avons fait des courses pour constituer les archives inventées. Il s'agissait d'acheter des choses à la limite de l'excentrique et du vraisemblable. Que les universitaires ne se doutent pas de la blague mais soient tout de même troublés.

J'ai retrouvé Beckett en bas de chez lui. Il nous avait préparé des sandwiches à l'avocat et une gourde d'eau. Nous avons emprunté les rues au hasard. Comme chaque début d'été, Paris se vidait. Certains magasins étaient fermés, stores baissés, un écriteau indiquant la date de réouverture. L'air avait un parfum de vacances et même chez ceux qui restaient et travaillaient on remarquait une légèreté nouvelle. La promenade était agréable, il faisait chaud. Beckett portait une chemise hawaïenne rouge avec des feuilles de palmier vertes et jaunes, un bermuda et des chaussures en tissu bleu.

Nous sommes passés devant un sex-shop. J'ai dit à Beckett que nous pourrions commencer là. Je crois qu'il était perdu dans ses pensées. Quand il s'est aperçu qu'il avait face à lui un présentoir de godemichés, il a eu un moment d'absence et a éclaté de rire. J'ai fait mine d'en prendre un mais il a dit « vous plaisantez j'espère ». Il semblait fasciné (je ne l'étais pas moins) par ce monde

La Mauvaise Habitude d'être soi

Avec Quentin Faucompré
Éditions de l'Olivier, 2010
Points P2840

Le Banc de touche

Avec Clément C. Fabre
Éditions Warum/Vraoum, 2012

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S. A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : janvier 2013. N° 0007 ()
Imprimé en France